

**QUINQUENNAT** SOUS QUELQU'UN  
**QUI N'A QUE HAINE ET CANON**

## Première salve

*Ben, j'vas vous dir' mon sentiment :  
C'est un peu trop d'hypocrisie,  
Et plaindr' les Pauvr's assurément  
Ça rapport' pus qu'la Poésie*

Jehan-Rictus,  
« Les Soliloques du Pauvre », 1903.

*Et ça n'est pas lui qu'on verrait pâlir et  
s'esquinter sur une phrase ou sur un  
alexandrin*

Jehan-Rictus,  
« Un bluff littéraire, le cas Edmond  
Rostand », 1903.

On eut imaginé, pauvres de nous, rêveurs, comme un hommage gêné aux grands penseurs, au progrès, à la vie, à l'espoir, à l'histoire, qu'après ces décennies d'ennui, vous fassiez au moins semblant, effort notoire, de combattre - durant un mandat ? Une année ? Un mois ? Un jour ? Une heure ? - la misère, non les miséreux encore et toujours.

On eut apprécié, quoi qu'on en doute, dans un royaume où le roi, on le boute, vivre dans ce bas monde - durant un mandat ? Une année ? Un mois ? Un jour ? Une seconde - Oui vivre un peu sans compter, sans crainte, avant que la peur du lendemain ou de l'autre, nous éreinte. Fut-ce trop demandé... d'avoir un répit, une pause ?

Il fallut qu'on en trouve un énième qui pense peu mais cause. Il fallut qu'on nous sorte encore un vendeur de tapis, un petit-pied, qui se prenait pour Pythie, qu'on prenait en pitié, un prestidigitateur, un mage, un « moi je ». Un piètre acteur pour qui tout ceci n'est qu'un jeu. Gonflé à l'hélium, tête à claque à baudruche s'ensablant dans ses nuages, comme Autruche. Un masque sans visage à joues roses, aux habits neufs aux vieilles idées sans cause. Il fallait faire croire au renouveau, à l'envie d'autre chose...

Ce put être lui ou un âne... Ce fut les deux. Un emmerdeur, et même temps, un merdeux. La peste ou le choléra ? Les deux mon général ! Qu'aux nues on le porte : c'est le grand, le saint graal ! Ce succube du rien à grande gueule d'ange. Derrière lui, une certaine idée de la fange. Derrière lui, ces assis aux pets de soie, prêts à tout, même le pire, pour éviter de lever leur fondement et déguerpir.

Ainsi donc, les seigneurs décidèrent que humains n'eurent assez souffert, pas assez joint leurs mains, incliné leur tête, flagellé leur séant. Ainsi donc on peut faire de tout nain, un géant ? On n's'attendait à rien, on n'a pas été déçu. Tout roi est fainéant, avant d'être déchu.

Qui sera le prochain, prometteur de mont, de merveille ? À agiter le mirage, sur nos écrans en mode veille. Prêt à contenir ou dépêcher le cataclysme, à conserver le calme en faisant croire au séisme. Tombé des nues, du ciel, de la dernière averse, de la foudre, de son coup, de la partie adverse. À refaire leur renommée sans trompette. Après le mauvais temps, vient la pluie, la tempête. À trop rêver, à trop vivre dans la gamberge... On n'aura jamais le cul sorti de la berge.

**Ruisselant du fond jusqu'à la surface,  
voici juste quelques gerbes de mots en vers,  
jetés à sa face.**

## LE FABULEUX DESTIN DU PETIT AMIÉNOIS

De quel faiseur de rois, quel vendeur d'âme morte  
De quel pauvre diable, quel suiveur de cohorte  
De quel royaume créé, quelle contrée bannie  
De quel pays connu, quelle époque bénie  
De quel réel renié, de quelle île perdue  
De quel néant nié, de quelle heure indue  
De quel conte ou fable, quelle farce tragique,  
De quel grand vent mauvais, quelle pensée magique

De quel rond-point fleuri, de quel lointain giratoire  
De quelle officine, de quel laboratoire  
De quel enfer, de quelle damnation  
De quelle émanation, maculée conception,  
De quel chou pollué, cette poupée gigogne  
De quel bec malade, ce nourrisson cigogne,  
De quelle basse-cour, de quel miteux chapeau  
Ce lapin blanc crétin, étiré par la peau  
Ce chien-loup de berger, rabatteur de troupeau  
Énième Hamelin, ce joueur de pipeau,  
Nous est-il envoyé ?

« Brav'gens, oyez oyez !! »  
(La haine est obstacle qu'on n'ose tutoyer)

\*

Il est né le divin enfant, a le trait fin  
Il est niais ce devin, on le devine enfin,  
Le nez en trompette, bien joufflu et imberbe,  
Les yeux écarquillés, brasse l'air, hume herbe,  
Et huile essentielle, poudre à perlimpinpin  
Tout propre dans son linge, au langage poupin  
Les dents rayées, le dos rond, les mots toujours creux  
Intrigue et fascine les idiots, les curieux,  
Se laissant envouter par un si joli minois  
Ô fabuleux destin du petit amiénois  
Prêts à applaudir quand il fait son beau rot,

À tirer ce nouveau - serait-ce un vrai robot ? -,  
Pavant l'enfer, la rue, d'intention qu'on vous prête  
Dedans une fabrique, un bébé éprouvette

Font d'un simple accident un prodigieux miracle  
Font d'un boursicotier un inédit oracle,  
Et d'un drame font un heureux événement ?  
Ou est-ce incitation à un avortement ?

Et le Saint apparaît : vierge et pur, un puceau.  
L'âne vient d'une crèche, un veau d'or, un pourceau  
Les bonnes fées se sont penchées sur son berceau  
Joue ses auréoles comme avec un cerceau  
Jouissant, vautre dans son enfance au nord, normée,  
Nargue notre espoir morne et mort-né, vie bornée.

Et l'autre vérité ne sort pas de sa bouche  
À cuillère d'argent. Dans sa culotte couche  
C'est le petit prince ! Il gazouille et il babille.  
Mis aux nues au printemps, l'hiver vient puis rhabille...

## LE BÉBÉ BANQUIER

Il est roi de France. De France sans Navarre  
Au riche dépensier, le pauvre reste avare  
Triste Sire est hanté : l'argent, l'argent, l'argent  
Aujourd'hui est trop loin et demain est urgent  
Il avale clef du coffre et dit que l'or manque  
À quoi peuvent rêver les employés de banque ?  
Son acte de décès tant qu'il amasse à temps  
Qu'il persiste et signe son plus grand testament

Fossoyeur fastueux, visiteur de cim'tière  
Heureux roteur d'euros, vomisseur de misère  
Dépeceur d'épave, ripeur sous R.I.P  
P'tit pickpocket de gueux, V.R.P d'V.I.P  
Et tapin des puissants et pantin de nanti  
Populo démenti, intello repent  
Parieur du hasard, croupier croulant sans ride  
Assoiffeur d'ignorance, imitateur du vide  
Valet ventriloque des voleurs de valeur  
Suppôt du désastre, p'tit puceau du malheur

Commissaire prisé, p'tit roquet du Touquet  
Boursicoteur surfait, friqué tout freluquet  
Cracheur d'abondance, luxueux bourriquet  
Grand gardien du temple, maître-chanteur d'horloge  
Saint sonneur de cloche, tapisseur de la loge  
Grand fraudeur fortuné, parodieur de Picsou,  
Monnayeur maniéré, mangeur de quatre sous  
Fieffé fiduciaire piètre groom d'officine,  
Face financière, sinon fière, si fine  
Bailleur à billet, pilleur de pilier  
D'un seul mot fait grimper le prix d'immobilier  
Sa présence tente de faire de son mieux

La massue aux maçons, masseur de vieux monsieur,  
Caresse vers l'aine ou bien le rein beau des rois  
Monde à l'envers, à l'endroit où Robin des bois  
Loue ses services, vend son âme à bon taux  
La banque est un couffin, l'Élysée un tombeau.

## UN PHILOSOPHE AU ZOO

Ce gamin d'État joue les Émile Littré  
D'élite, traitant trop les autres d'illettré  
Ce pseudo Sénèque n'est qu'un banal transfuge  
Un triste Sire dans son cynique refuge  
Porte le verbe haut, gouverne la main basse  
Mâche foin, herbe à veaux, (fâche moins ?), bain de masse

Donne des noms d'oiseaux, ce drôle de zozo  
Il philosophe à son heure et file au zoo  
A chaque escapade. La France est son bestiaire.  
Ses brèves de comptoirs, ses propos de vestiaire.

De sa tour d'ivoire, le nanti s'encanaille  
Vit entre deux mondes, en étau, en tenaille  
Où le vice est vertu, talent cède à l'envie  
Ceux qui n'ont rien vécu font des leçons de vie

Nox a souillé le Lux de ces anges sans sexe  
Et dura lex sed lex d'une pensée complexe  
De son excellence, son immense Grandeur,  
Nous illumine de son fanal, sa lueur.

Le prince capricieux a eu son p'tit hochet  
Se voyait Lumière, il sera que Pinochet  
Il se moque du quart monde comme du tiers  
Le rentier trouve en lui son vieil Adolphe... Thiers

## UN NAIN AU PIED D'UNE PYRAMIDE

Victorieux ce Pyrrhus, défaitiste en fœtus  
Se joue de Bérénice, se méfie de Titus  
Ce petit Tito a-t-il la tête à Toto ?  
On s'attend à tout de lui, sauf s'étonner d'un sot.  
Si tôt dit, si tôt fait, voilà le chant du cygne.  
Nouvel ancien régime, le sang divin rechigne

Votez-les tous, Zeus ne reconnaît pas les miens  
Le sacre de Reims est sur un parking d'Amiens,  
Ce pseudo dieu élu au-dessus de leur liste  
Prêtre de campagne, ce piètre duelliste  
C'est un simple, un curé, ce grand miraculé  
Un génie est singé, un médiocre adulé  
Le sept ou le six mai, voilà votre messie :  
Simple semi-dément décimant sans merci  
Ce mythe décisif où Sisyphe est heureux  
Ses idées ? Son âge. Ses beaux discours ? Areu !  
Ce sont ces premiers mots, ceux d'un analphabète  
Plus ça devient jeune, plus ça en devient bête...

Tant de bagatelle pour un énième sacre,  
Peuple, ta gabelle, sera ton sang âcre  
Le chemin sera long à pas mi-lent, mi-rapide  
Un nain restera nain au pied de pyramide  
Un nez restera nez, pharaon de profil  
Ne voit pas son reflet, remonte au fil du Nil.

## DU FOUQUET À LA ROTONDE

On eut Napoléon, on a donc Jupiter  
D'un empereur, l'autre... En pire. Noster pater  
On prend les mêmes, du Fouquet à la Rotonde  
Un crâne repousse avant qu'on ne le retonde.  
N'ont ni queue ni tête, les rois sont des lézards,  
Dorment sur des lauriers, les rendent aux Césars  
Ressortent d'un tombeau, si mouvant, si arable,  
Rampent sur les remparts de grands châteaux de sable

Drôle de dynastie que cette destinée  
Qui choisit des prénoms de premiers de lignée  
Tragédie de la farce, l'histoire en repréailles  
La couronne à Paris et le sceptre à Versailles

Le roi sommeil s'amuse, astre solaire s'éclipse  
Brave catastrophe, tente l'apocalypse

On vit dans les limbes, lui, loge au mont Olympe.  
Gravissent les mortels comme le lierre grimpe...  
Le monde d'avant-hier, celui d'après notre erre

Dieu des dieux, dieu du ciel. Du ciel et du tonnerre,  
Jupiter avait pour épouse, non de non,  
Sa sœur (ou sa mère ?), tenant pour nom Junon.  
Qu'il l'aime et l'embrasse, qu'il en fasse sa Duègne  
Durant toute sa vie ou son règne, s'il daigne.

Qu'il fasse son œuvre d'une autre façon neuve  
Chevauche son fauve, nasse ou masse sa veuve  
Outrage aux bonnes mœurs, ces amours d'un autre âge ?  
Peu importe. Vite, ce bateau fait naufrage...

## LE DÉLUGE EN MARCHÉ

Regardez c'est Noé, oui Noé sans son arche  
Fuyez ce navire, le déluge est en marche  
Il navigue à vue, va et vogue et nique aux nues  
Éphèbes et nymphes sur ces mers inconnues

Il n'est ni méchant, ni médiocre, ni fêlé  
Il mène sa barque, ce voyageur zélé  
À bâbord, à tribord, à b... Non, tous à tribord !  
Le peuple sur le pont, l'élite dessus bord

Des yeux, des mains, des pieds ; c'est une mer de sang,  
Sous le ciel bas, gris et bleu cyan, rouge océan  
Quand la terre tremble et rouvre tous les sésames  
L'azur, un cimetière où retombent les âmes

Son sal vaisseau des morts. À l'assaut, la flibuste !  
Ô Vénus de Millau, Marianne n'a qu'un buste  
Un pirate n'est pas un escroc, un pillard  
Son corps d'âge tendre mais l'âme d'un vieillard

Qu'il est comique et laid, ce laborieux monarque  
Triomphe sans son arc, cet ennuyeux énarque  
Coquette et caquette, piaïlle en coq patriote  
Au-dessus de mêlée qui n'était pas très haute

Clopin-clopant, claudique en ce glauque cloaque  
Qu'on appelle la Gaulle en cloque où il reclaque  
Sur le cordage, en cale, les cages dorées font mirage,  
Il a rechaussé la marée à l'arrimage

Et ma rime amarrée au gars de la marine  
La morve au nez lui sort par trou de la narine  
La mort venait par l'air, trop lourd et plein de poisse  
Le marin reste à quai sur le port de l'angoisse

Fier sur ses deux pattes, se dresse sur la grève  
Hurle au vent contraire, va seul, marche puis crève.

## À LA FIN DE L'ENVOI...

Que ce juvénile s'attire un Juvénal  
Sans duper ni tricher à ce grand jeu véral  
Qu'on lui trouve un bouffon, rimeur, écrivillon  
Pour se mettre dans les pieds d'un François... Villon  
Non un de ces cire-noms, plumitifs sans plaies,  
Dithyrambe à tyrans, courtisans appelés  
Encenseur de censeurs, laudateur idolâtre  
Coiffeur de crinière de chevelure en quatre,  
Ni batteur de croupe, lécheurs de queues-de-pie,  
Jupe-à-terre, robe courte et pisse-copie.

Ne cherchant ni tape au dos, ni bravo, ni bourse  
Je taris mon éloge aussitôt à la source  
Tire vers du nez au Pinocchio du pinacle,  
Ce salaud de salon, cynique de Cénacle  
Menteur sans le talent d'un acteur aquilin  
(Le rôle de sa vie qu'a joué Coquelin)

Me voici... Cyrano ?... D'occasion, bas étage  
Même art, autre rime, même passion, autre âge  
Murmure au pied du mur, presque en rez-de-jardin  
Je versifie comme prose Monsieur Jourdain  
Dans son ombre à tâtons, je recherche sa nuque  
J'ôte son masque, son air niais et sa perruque  
Alors, j'ôte mes gants puis le mouche du coude  
À la fin du convoi solennel, je le boude...  
(Ses joues ? Des monts roses, tant d'autres fois dardées)  
À Edmond Rostand, révérences gardées  
Si je suis Cyrano, il est mon Montfleury  
Je vomis juste en vrac mes banals mots fleuris  
Et si au moins ces vers valent mieux que les miens,  
Ces simples mirlitons sont unis par mes liens  
Mes rimes riches sont appauvries mais bien libres  
Et ne sont pas prêtes à plier sous leurs chibres

Ma plume est tirée de chouette de Minerve.  
D'homme de Bergerac, j'ai le nez, pas la verve  
Ni feutre, ni cape, - qu'y puis-je ? - j'peine seul  
À noircir ma feuille blanche comme un linceul  
À lueur d'un néon, mon néant insomniaque  
Que je noie seul dans mon encrier d'ammoniaque

D'où je sors mon fusain sous ma côte de maille  
Le jour je ferraille, quand la nuit je rimaille

*Non qu'il m'intéresse ou bien même me fascine.  
Je dois tuer l'ennui, ma vengeance assassine*

Alexandrin Le Grand ? Mes vers sont des épées  
Mes épitres percent, dans le cœur des poupées  
Romain de la rime, César de la césure  
Je l'aurai d'un seul tir, je l'aurai à l'usure  
Ma plume raye d'un unique trait pour trait  
Décoche et décroche, balance son portrait  
Il faut la remuer car elle s'engourdit  
(Tout ce qu'on entend n'a pas encore été dit)  
L'ai laissée dans le cœur de son prédécesseur,  
Délinquant détenu, un autre dépeceur...  
Mes initiales sont gravées sur sa peau cible  
J'étends cette rime au domaine du passible  
À pointe d'encre, à pointe de fleuret,  
Brise votre glace pour mirer mon reflet

Ma plume et moi rimons à son tout premier jet  
Nous nous moquons de vous, car c'est notre rejet !

\*

Face à l'édifice, enfant de rien ou presque  
J'écris avec mes pieds, esprit chevaleresque,  
Mille mesures, cent quatrains ou dix sonnets  
Gardien de montagne n'atteint pas les sommets  
C'est un roc, c'est un cap, son fort de Brégançon  
Habité d'un enfant, que dis-je, un grand garçon  
Pille son pavillon puis vide la corbeille  
Vole le papillon, pique et pique l'abeille,  
Abeille royale ? Sa majesté de mouche  
À merde, s'enfuit à la première escarmouche

Drôle de d'Artagnan tout en délicatesse  
Je lèse-majesté et darde son altesse  
Tirer révérence ? Plutôt mon espadon  
Le fait rendre gorge, qu'il implore pardon,  
Se repente et rampe, mais surtout qu'il se taise  
Lui qui fait d'un exemple, une loi, une thèse.  
Avec ma rapière, je tiens ce jeune éphèbe

Le traîne dans la nuit, le rejette à la plèbe  
Et je le tance par cette salve de stance  
Et ne le dispense d'aucune autre sentence  
Le tag, le spam, le troll, le skip, le scroll, le stalk,  
Qu'il mange sa purée, qu'il en sniffe son talc

J'étrille, disperse puis je porte estocade  
À ce vaniteux, fier, gâté, plein de tocade  
Ce gosse se gausse, se rehausse du col  
Rabaisse sa fonction, toute éclatée au sol,  
Ne touche plus terre, plus le monde ; il l'évite.  
Sa tête enfle et monte. Qu'il se dégonfle, et vite !  
Qu'il choit de sa chaise qu'il prend pour parapet  
Par bien des aspects, lui impose le respect  
Je lui inculque la politesse. Qu'il calque  
Son piédestal sous la forme d'un catafalque

Bref, mon cœur balance entre la craie et le glaive  
Je suis ce cancre qui gifle le bon élève

\*

*Si j'eus du courage  
- c'est à peine si j'ose -  
J'eus pu dire une chose...  
Oui dire, bien de chose...*

*Étonné* : comment donc, d'un roi Mérovingien  
La France passe à un écolier, collégien ?

*Admiratif* : qu'il en eut fallu du talent  
Réussir à n'être rien en ayant autant

*Lyrique* : mignonne allons donc voir si la merde  
S'étale à l'isoloir. Qu'au matin, nul s'y perde

*Lucide* : on n'aura pas le cul sorti des ronces  
Des trous de semences ou des coups de semonces

*Méritoire* : quel franc-parler, oui quel franc-fief !  
Il traite les français de sot... En devient chef.

*Agressif* : tous les cons sont braves ou méchants  
Certains sont présidents, les deux, cas échéants

*Béat* : ose tout, à ça on le reconnaît  
Gros comme au milieu de la figure est ...un nez ?

*Enthousiaste* : tant de vide remplit d'espoir  
L'âne n'a jamais soif mais redemande à boire

*Optimiste* : perdu pour perdu, on y gagne

*Fataliste* : on a donc voté pour un beau bain  
C'est raté cette fois, espère en se leurrant  
La défaite en chantant, la victoire en pleurant

*Pédant ? Naïf ? Gracieux ? Curieux ? Ou Indulgent* :  
Tant de bêtise rend peut-être intelligent

*Suspicieux* : de guerre lasse, pourquoi, de grâce,  
Avoir élu, hélas, ce délégué de classe ?

\*

Du début à la fin : bâton, carotte, fane  
Comme en son mandat, il passe du coq à l'âne.

## LA POPULACE, CE FIN GOURMET

Le miel, ses abeilles, n'ont besoin du bourdon  
Leurs lampées de Bourbon au palais de Bourbon  
On dit que l'élite en pince pour le homard  
Rougit sa langue au Châteauneuf ou au Pomard  
Se gave et goberge, puis se baigne au champagne  
Bamboche, agape de courtisan et compagne

Œufs pochés de truite, huile vierge de truffe  
Caviar d'apparatchik, tartare de tartuffe

La populace a faim et reste un fin gourmet  
Vomissant son pain noir, belle orgie d'entremets,  
Indignée d'un dîner discret de gougnafier  
D'un piètre Chalencçon, d'un auguste Escoffier  
Après la bombance fait bonne promenade  
Soulage sa conscience au bon pauvre en panade  
Les pauvres font vivre artistes, bateleurs,  
Décideurs, à vivre au-dessus leurs malheurs  
À rafraîchir haleine ou bomber bas de laines  
Les ventres creux servent aux poches, aux mains pleines

Vous erriez, lambiniez, dans votre appartement

« - *Le peuple souffre, Sir'*

- *Ah ?*

- *Oui apparemment*

- *Mais qu'il mange ses doigts, mais qu'il ronge son sang,  
Un homme doit rester digne et songe à son rang.  
On ne peut plus régner paisiblement sans gueux  
Qui crient forts, ces affreux, sales et belliqueux  
Est-ce rue qui clame ou bien du gibier qui brame ?  
Cette faune entame chant du salut, du blâme  
Mais enfin que diable font ces grands galériens ?*

- *On ne peut tous mourir sur le mont Valérien  
- Qui sont ces femmes, ces hommes qui suent des yeux ?  
- Ce sont des séditieux qui sont déçus des cieus,  
Ont l'illusion perdue comme une idée trahie.  
Votre armée sans treillis, votre paix trop haïe  
- Sont-ce des criminels ? - Non ils sont justiciers*

*Ils ont le cœur battant au sang des suppliciés  
Au innocents les mains pleines ? Leur ventre vide  
C'est le temps qui presse, c'est un joueur avide  
Le char de l'Histoire tambourine à vos portes  
La métamorphose d'Ovide ou des cloportes.»*

Sous les lambris dorés, la guerre c'est la paix  
Tout change, rien ne change au seuil de vos palais  
La cour, ses miracles, ses parias, ses rebus  
Fin du monde et des mois recommencent aux débuts  
Qu'espérez-vous Seigneur ? Que les humains dociles  
Se laissent dépérir dedans leurs domiciles

Regardez-les passer, car ce sont les « sauvages...  
De civilisation ». Moins bandits que vos sages  
La griffe du lionceau, bave de louveteau  
Le monde appartient à qui se soulève tôt...

## **L'ARMÉE DE LUMIÈRE**

C'était un long tunnel, et glacial et opaque  
Étroit et calme, comme un égout sous sa plaque.  
On vit des lucioles percer du soupirail  
Sorties de nulle part, éloignées du sérail  
Sous le ciel de novembre à la belle hébergée  
Une étoile est tombée, c'est celle du berger  
Ne sont pas nés sous la bonne, elle lâche du lest  
Elle a greffé la nuit à tout leur corps céleste  
Sur la carte du ciel, brillent aux quatre coins,  
On ne voit que leur dos fluo qui ne rompt point.  
La clameur des bottines, le calme des chaumières  
L'armée des ombres a des habits de lumières

Ils, ont le souffle au corps, elles, le diable au cœur.  
Malgré le sifflement de cet oiseau moqueur,  
Les dames divorcent donc de leurs deux patrons.  
(L'un est à l'usine ; l'autre dans leur maison)  
Que tous les porcs brûlent au bûcher sans aveu  
À l'ombre grise des jeunes filles en feu  
Pénélope n'attend ni mari ni Ulysse  
Puis crée son pays sans les merveilles d'Alice.  
Dans chaque Cosette sommeillait un Gavroche  
La France profonde non gravée dans la roche

\*

Il n'y a pas qu'à Paris que l'époque est pourrie  
La chair se paye au prix, main invisible prie  
Que les peaux périssent puis se paupérisent  
Les paumes non lisses où les poils se hérissent  
Que les poilus ont nos sales gueules d'emplois  
Ancêtre entêté et réfractaire gaulois  
La survie quotidienne est une lutte intime  
Qu'un jour est une vie, qu'un sou est un centime

Vue d'en haut, la France est cet flot provincial  
Ce village où un ch'ti égale un provençal  
D'une pointe d'accent, l'élite se délecte  
De cette langue d'or qu'elle appelle dialecte  
Voit le territoire comme un meuble à tiroirs  
Du Midi jusqu'au Nord ouvrant grand ses terroirs

Aux brèves d'un comptoir quelque peu trop disert  
Chuchotant le secret d'un médical désert

Tous ces bourgs, ces hameaux, ces cités, ces communes  
Aux cent mille causes, soudain ne font plus qu'une  
Où la joie, la peine se lient dans l'amitié  
Sous le maillot, soudain, font ce même métier  
D'ouvriers, paysans, d'employés, d'artisans  
« Ahou ! » « Ahou ! » « Ahou ! » Un chant de partisans

Ils sont donc revenus, pied de guerre, de grue  
Fondent sur la ville et ont traversé la rue  
Viennent des montagnes, des vallées abattues  
De contrées lointaines, qu'on a trop longtemps tues  
De ces temps oubliés où vivre c'est attendre,  
Que le bus ou la mort viennent enfin vous prendre  
Où au soleil couchant, tous les nuages saignent  
Sur le seuil des grilles des anciennes enseignes  
De vallées lointaines où aucun train ne siffle  
Ils gèlent et jeûnent, lorsque le givre gifle,  
Tels leurs paysages : désolés. Morgue pleine,  
L'homme qui rit... jaune, le Joker ou Gwynplaine !

## **QU'IMPORTE LE FLACON**

Boulevard d'odéon, soudain des jaunes ombres  
Déambulèrent au sein la paix des nombres  
Leur silhouette au mur des cités d'or massif  
Foule funambule, sur le fil répressif  
Foulant le pavé sur des semelles de peau  
En série en suite, de qui battent le haut  
Prête à vous irradier sous votre rayon bleu  
Prête à danser sur des lignes de mire en feu

La revanche des riens, des sans-rein, des bossus,  
Troublant calme feutré de ces quartiers cossus  
Allant, venant, flânant et esquinçant leurs guêtres  
Sur vos tapis rouges, au bas de vos fenêtres  
Lutèce, cette fille aux yeux crevés dehors  
Délicate catin décatie sous ses ors  
Au lèche-vitrines, brisées puis étoilées  
Voit ses vieilles pudeurs désormais dévoilées,  
Drapée de banderole ayant deux bouts liés.  
Bouquet final bondit sur vos vieux boucliers,  
Explose mille feux, mille cieux d'artifice  
Y crépète en son cœur, s'enflamme l'édifice

Avec de l'essence, de suie et de sueur,  
On fait du silence, du bruit, de la fureur  
Les terres brûlées se rincent au diesel  
Les plaies béantes se cicatrisent au sel  
Avant que le corps se consume en lambeaux  
Anticipe, batte sa retraite aux flambeaux  
En dix minutes ou un siècle d'annuités,  
D'un trait, coup de grisou, toutes dynamitées.

De décembre au tison, à Pâques au balcon  
L'heure est à s'embraser, qu'importe le flacon.

## TOUT CE QUI CRAME N'EST PAS UN CRIME

Mais est-ce en plein Paris que l'homme devient fou ?  
Qu'il brûle d'impatience ou est-ce à Dien bien phu ?  
L'habit de lumière fait rarement le moine  
Rendons-lui visite hors jour de patrimoine  
Journée porte-ouverte a lieu tous les samedis  
Visite Tuileries que si sa dame dit :  
*« Là une épave en feu, ici hôtel en flamme,  
Plus loin crame une grille, une bande qui clame... »*

Tout ce qui crame n'est pas un crime... parfait  
Et tout brûle encore dans l'âme du préfet  
Tempête en son crâne, le fond de l'air effraie  
Jusqu'au quai d'orfèvre qui pousse un cri d'orfraie

Imagine-t-on le général fuir au vert,  
Est-ce à Baden Baden ? Plutôt aux sports d'hiver

Jupiter hausse d'un ton martial sur le champ  
De Mars : (On ne sera pas dans le même camp)  
Flotte dans l'armure, dans sa maille est en nage  
Son nouveau monde a des faux airs de Moyen-âge  
Dresse herse et hisse levis des citadelles  
Fouille dans les tunnels, lâche ses sentinelles  
Courageux, à l'abri, tous derrière ses cognes,  
Face aux mousquetaires, sans âme ni vergogne ?  
Et bretteurs et menteurs, ces cadets de Gascogne !  
D'Aquitaine ou du Nord ! D'Alsace ou Catalogne !  
*« Tuez-en un pour tous, tous pour un, un pour mille »*  
Ici celui qu'on paye est celui qui te pille

C'est bel et beau comme préfecture qui brûle...  
Tête de mule, mort comme un pendu à Tulle

Bête comme cochon, muet comme une carpe  
Têtu comme un âne place de contrescarpe  
Le boucher de Beauvau, le boucher de Tourcoing  
Le bétail par la queue, par la patte ou son groin

Les chiens du garde des sceaux bien tenus en laisse  
Se contentent-ils d'os sans ronger sot-l'y-laisse ?  
La blessure du chien avant qu'il ne vous morde

Tout cou à sa corde et tout loup a sa horde  
En scandant en meute la sentence assassine :  
*« Morts aux vaches, vive cette espèce porcine ! »*

À l'haleine canine, à l'allure guenon  
Que nenni ! Quinquennat qui n'a que le canon

## TANT QU'ON TUAIT DANS LA ZONE

Tant qu'on assassinait, dans l'usine ou la zone  
On accusait la foudre ou le soleil, l'ozone  
D'où viennent vos cochers, vos bonnes, vos cuistots  
Vos cireurs, vos boueurs, veilleurs et lève-tôt  
Tant qu'on les expédiait, à l'ombre et à la Seine,  
Tant qu'on les châtiait loin, qu'on expurgeait leur peine  
Tant qu'on fauchait, triait les bons grains de l'ivraie  
Tant qu'on ne prêchait que la fausse de la vraie  
Tant que la proie ciblée était autre, était brune  
On accusait le ciel, on accusait la lune  
On laissait au diable sa part, on tournait l'œil,  
Aveugle. Pauvreté n'a pas qu'un seuil  
Sans pleurer de larme, sans écrire une ligne  
Sans battre d'un cil, sans sourciller d'une cligne  
Les belles âmes ne vibraient pas de l'indigne  
Un bruit sourd ? On parlait d'une rumeur ourdie  
On n'entend pas vraiment ce qui nous assourdit  
On ne voit que ceux qui nous crèvent tous nos yeux  
On ne badine pas avec la mort des gueux...

## AU PAYS DE L'ÉBORGNEUR

Au pays des borgnes, l'éborgneur est-il roi ?  
Des larmes de gaz, tout le long de la paroi  
D'épiderme coulent en sanglots de fumée  
Un parfum de souffre en une fiole enfermée  
Vouées aux gémonies, aux sommations sans halte !  
Les plumes plombées par le goudron sous l'asphalte  
Du violeur de foules ou du voleur d'amphores  
Méphisto sur le naphte y fait ses Sémaphores

*Le cœur de l'ennemi bouge, cible émouvante  
Couleur en pays gris, voilà votre épouvante*

Voilà ce vieux pays d'aristo, de rentier  
Au moindre tremblement, qui en perd son dentier  
À arracher nos dents sans « forme de sagesse »  
Perclus de paresse, reclus dans la bassesse  
Vous aviez muselé notre chienne de vie,  
À vos vœux, vous aviez jumelé notre envie  
Parodié paroles, répudié nos périls  
Sans répit, nos pères tant réduits au puéril,  
Ignoré nos règnes, étiré nos rétines  
Arrangé nos rages, éreinté nos routines  
Dérivé nos rêves et raréfié nos rires  
Anisé nos nausées et raisonné nos ires

Vous nous marchiez dessus et vous nommiez ça la vie  
On monte sur vous ? C'est le chaos, la chienlit  
Lancez chasse à courre, vènerie, hallali  
Vous assoiffez de sang la proie jusqu'à sa lie

Son cercueil n'a qu'une place au linceul trop ample  
Pour accueillir tous les mutilés de l'exemple  
Des pauvres et des gueux peuplent tous nos cachots.  
Vous peuplez nos geôles de borgnes, de manchots.  
Procès précipités, peu précis et pressés,  
Récits en série sans déferés différés  
Ne dites « liberté », « justice » en mandature  
Mots inadmissibles dans une dictature.

## AU THÉÂTRE, CE SOIR...

Le monde est théâtre... d'ombre avec ses cavernes  
Halte aux galéjades, trêve de balivernes  
Avare de Molière, un idiot shakespearien  
Il a l'âme laide. Beaucoup de bruit pour rien...  
Son mandat ? Soliloque, une infinie tirade  
Vite ! ouvrez la trappe sous lui, sur son estrade  
Il s'offre une tribune.

« Au secours ! Diable ! Diantre !

Des édentés tentent d'entrer... Ah non... Ils entrent...  
En plein acte ». Il n'est qu'aux coulisses de l'angoisse  
Qu'il prenne son risque puis qu'il porte sa poisse  
Gréviste de Grévin, cinq ans nuance en grime  
Non, tout ce qui crame n'est toujours pas un crime

Bas le masque ! Voici son visage, Messire  
La stature fond sous cette statue de cire  
Pantin, pantomime, c'est une marionnette  
Marie-Antoinette crut son mari honnête

Courage, fuyons ! Et qui l'aime enfin le suive !  
Oui qui l'aime le suive.... Il part seul ? Bien. Qu'il vive.

*(On n'eut été surpris d'unique dignité  
De son vieux mensonge dit une nuit d'été  
Qui éclate au grand jour lors d'un songe en hiver  
Ils viennent le chercher, nudité comme un ver)*

Roi à cour, à jardin : un bouffon, un faquin  
On n'avait jamais vu s'enfuir un Arlequin  
Un tartuffe, un cabot, un pitoyable pitre  
La suite est à lire dans ce prochain chapitre...

## L'ÉGOUT DE PARIS

Vite ! Là ! Une trappe, un trou, un soupirail  
Un filet d'eau croupie y suit un ancien rail  
Dans la fange, il longe un vieux mur tout lézardé  
Pour la première fois, par un pas hasardé,  
Il mouille chemise, il salit son costume.  
C'est mieux que de vivre. Vivre à titre posthume

Un halo de clarté, une lumière blanche  
Perce un peu de la rue, striée par quelques branches  
L'ombre des barreaux est dessinée sur son front  
Il vit sous les pavés, la rue est son plafond.  
Il perçoit un chahut, un raffut, un vacarme,  
Bruit qui pense et agit, frères et sœurs en arme  
Qui foulent le dessus de son humide cave  
Son âme en jachère ; son cœur est une épave,  
Descend au fond du Styx, le fleuve de l'enfer  
Oui, entre ici, Dante ! Il ressort Lucifer  
Rat, reptile, acarien, insecte, scolopendre  
Ce serait un bon jour, bel endroit pour se pendre  
Avant que son corps ne se retourne et raidisse  
Il tire un trait sur lui et sur son Eurydice,  
Il se met en fuite, les jambes à son cou  
C'est un dégât des os, « crie maman », pleur' beaucoup  
Il découvre le froid, la soif, le dénuement  
Est-ce une fin tragique ? Un heureux dénouement.  
Escalier de pierre, couloir étroit, sordide  
Il se pensait Voltaire, il n'était que Candide  
La douleur et les coups, la couleur et son goût  
Il voulait tout Paris, il aura son égout.

## LA MAIN VERTE

Autour des champs de blé d'or, des épouvantails.  
Leurs doigts de lames sont en forme d'éventails  
Ces poupées de chiffon, ont la barbe du bouc  
Émissaire. Messire, s'est remis à son souc  
Teint noirci, chapeaux en paille, l'œil jaune  
Ressemble à un fruit trop mûr, drôle de faune,

Que les becs affamés, dans un saignant boyau  
Grappillant, grignotant griotte et son noyau

Cueillent avec les yeux dans le verger voisin  
À l'herbe plus verte, plus noir le sarrasin

Les miettes aux glaneurs sur le bord du chemin  
Des chauves-souris et des hommes de demain

Le temps des cerises n'est pas celui des guignes  
Une grappe d'humain se coupe sur des vignes  
Elle pousse sous serre, cultivée en sachet  
Pourriture terrestre a aussi son déchet

Raisins de colère ne sont pas vendangés  
Tout gonflés d'éthanol, nuages vidangés  
Boréales de souffre aux lueurs dérobées  
Le fond de l'air effraie comme usine à Roubaix

Des déserts de métaux, des dunes de bitume,  
Midas se change en or, pour détruire Vertumne

\*

La Terre est rôtie par un soleil électrique  
L'humain meurt à minuit, sommeil épileptique,  
Rêve, gesticule, hurle à la lune claire  
Crache les atomes de la nuit nucléaire  
Bronzent sur ce sable les touristes en sang  
Les baigneurs sèchent sous le soleil de Satan

Tant pis qu'en mercure, sur terre, l'eau sature  
Infiltre et gangrène tout le corps, l'ossature  
Il pollue la peau puis touche le fond du bain

Et jette à la fosse sceptique, le bambin  
C'est au fongicide qu'il s'en lave les mains  
Se tourne les pouces, comme ailes de moulins  
En brassant de l'air, il espère faire École  
Tramontane ou Mistral, c'est l'haleine d'Éole  
Quatre vents tournent à cause d'une girouette  
Son grand revirement n'est pas une pirouette

La main verte lui sied comme un gant, comme un grand  
L'idiote montre un chêne, le monde voit un gland  
Contre feu de forêt, abattons tous les arbres  
On séchera le bois sous des tapis en marbre  
À la fosse commune, avant la catastrophe  
Le pire est à venir à la prochaine strophe...

## UN MAL INCONNU

Est-ce mon petit doigt ? Mais quelqu'un me l'a dit  
Que chose pourrit au royaume. Maladie  
Soudaine ? Un mal neuf ? Cluster de Matignon  
Où le patient zéro est un sal maquignon  
Ô lui grand guérisseur, porteur sain sans symptôme  
Son cordon sanitaire, auréole au saint homme

La colère est noire. Elle, on dit qu'elle est bleue.  
Du salon à la rue, de campagne en banlieue  
Elle s'insinue, glisse, sournoise et silencieuse  
Tout droit dans l'âme, à son insu est licenciée  
Comme un grand feu couvé que notre souffle attise  
Qu'est-ce donc ? La honte, la haine ou la bêtise ?  
En un corps réuni, un pot pestilentiel

La pincée d'écorce, de résine et de sel  
Huile non essentielle et un filet d'orseille  
L'ordonnance salée d'un savant de Marseille  
C'est un magicien dose, un chimiste, un saucier ?  
Un drôle de druide, un rebouteux, un sorcier ?  
Tombé tout petit dans une potion de dingue  
De morpion, de teigne, de Typhus ou de Dengue  
Rougeole ou syphilis ou de grippe espagnole  
Est-il vraiment Gnafron à l'allure guignole ?  
On ne sait jamais quels seront nos préférés  
Parmi tous ces pesteux, maudits, pestiférés

La colère ou la peste, la foudre sans l'orage ?  
Pour tuer son peuple, on dit bien qu'il a la rage

\*

Est-ce salmonelle ou manie de l'animal ?  
L'immaculé nous ment comme on respire : mal  
Il souille, salie puis manie la poésie  
De la peur, implore et souffle sa pleurésie

L'épidémie niée depuis des mois, nous nuit  
Où l'autre est cet enfer, ce meilleur ennemi  
Elle dépend donc de moi ? « S'il vous plaît aidez-moi ! »  
Hélas, on entend : « à ces volets, pendez-moi ! »

Il dit : « ceci est un crime » et le crime augmente  
Tout citoyen devient un bandit sous sa mante

Les idées neuves de cet enfant de la veuve  
On ne se noie jamais dedans le même fleuve

Circonscrire une mer juste entre deux récifs  
Avoir un simple avis en devient subversif

Faire un bain de foule c'est une bonne cure  
Sorte de quinquennat sous quinine ou piqûre  
Qu'il annule au culot, notre mal inconnu  
Ou qu'il l'inocule en notre cœur, notre cul  
Le policier porte une blouse, un stéthoscope  
La seringue folle et l'aiguille télescope

Gare au grand malade ! Il risque commissariat  
Garde à vue à qui tousse, attrape malaria  
Son mental de maton jusqu'à l'occipital

Il ouvre une prison et ferme un hôpital

\*

Quel est donc ce mal de tant de villes hantées ?  
Nos cités fantômes, volontiers violentées  
Nos rues, cimetières ouverts sans épitaphe  
Des allées peu fleuries bordent le cénotaphe

Les sauveurs se sauvent, nos héros en soignant  
On panse notre vie, notre corps en saignant  
Vaste hémorragie de tous les morts âgés,  
La nation est une morgue mise en viager

Cette grande faux est un déformant miroir  
Les anciens choisissent leur tout nouveau mouvoir  
Et s'en vont se repaître à la salpêtrière  
Nos infectieux foyers ? Des salles de prière

Et tous ces cœurs éteints, sont mis en quarantaine,  
Et tous ces corps atteints, tous ces morts à l'antenne

Les macchabés glacent seuls dans leur ossuaire  
Zeus, bras de chemise, sue un peu du suaire  
Et jette les dés à coudre dans nos cercueils  
Et pique les voiles le lendemain des deuils

Le fossoyeur a la gueule au gendre idéal  
Du genre idolâtre, muse, il est ton féal  
On voit danser sous la pluie son chef squelette  
Zébré par la lune, dressé sur sa sellette

Au chevet du monde, une colombe ou corbeau,  
Berce lit funèbre, le tirant au cordeau  
Chrysanthème en couronne à sa tombe, notre trône  
L'oiseau de mauvais augure est un petit drone.

## **L'ÉTERNEL TRANSITOIRE**

Tous les cinquante ans, donc, comme un dix-sept octobre  
S'éteint sous couvre-feu un pays sombre et sobre

Les choses imprévues demeurent prévisibles  
Et les pires drames en deviennent risibles

Aux guerres sans foudre, reste une paix sans havre  
Au moins on laissera tout un tas de cadavre

On sait très bien pourquoi ils ont tué Jaurès  
Avoir vingt ans ici ou bien dans les Aurès

Et les fusils d'hier s'encrassent dans l'étui  
Les normes de demain sont folies d'aujourd'hui

Ce pays refoule les souvenirs enfouis  
Ne rattrape guère les prochains jours enfuis

Nous tous maintenus dans le noir, dans le néant  
Celui de notre temps, du ici, maintenant

La vie en cellule souche tient sous scellée  
Germe en vase clos, meurt à l'air libre esseulée

On est coquelicot, cueilli tout rouge au champ :  
Plutôt que vivre en pot, meurt au soleil couchant ;

La fleur qui a fané, refleurit à Toussaint,  
Confinée, en toussant son pollen bien malsain

S'enrhume aux giboulées, éternue à Noël  
Ici le provisoire en demeure éternel

Long est le silence profond de charentaise  
Qui ouvre ne ferme jamais la parenthèse

On baille aux corneilles devant la pluie acide  
Refuge du sommeil substitue le suicide

## QUE FAIRE ?

Tout ce temps éperdu ne fait rien à l'affaire  
Alors dites-nous, vous qui savez tout : Que faire ?

Croire en vos mensonges appelées vérité ?  
S'enfoncer dans l'hiver alors qu'on rêve été ?  
À l'automne adulte, le printemps puberté  
Élargir la cage en répétant liberté ?

Se payer de mots pour acheter son silence ?  
Éteindre un incendie à l'éther, à l'essence ?  
Arrêter de vivre parce qu'on va mourir ?  
Ne plus déguster parce qu'on peut se nourrir ?  
Grimacer la soupe comme un singe malin,  
Quand notre pain sec est à portée de la main

Se rassasier de reste, et rances et rassis ?  
S'agenouiller ici pour qu'ailleurs soit assis ?

Et commencer par soi, s'arrêter à autrui ?  
Se contenter d'être du bon côté du tri ?  
Privilégier ici pour rejeter l'ailleurs ?  
Accepter le pire, retarder le meilleur ?

Oui que faire ? Attendre ? Attendre... Attendre... ?  
De se faire gifler sur la joue pour la tendre ?  
S'empêcher d'espérer un possible inconnu ?  
Se draper de vertu au-devant d'un corps nu ?

Repasser une année se moquant des saisons ?  
Répéter liberté en ouvrant des prisons ?  
Retourner sa veste pour doré son blason ?  
Boire l'antidote pire que le poison ?

Tendre aisément la corde à nos propres bourreaux ?  
Obéir aux ordres, assis à nos bureaux ?  
S'incliner devant eux car ils ont de beaux rires ?  
Se courber et baiser les phalanges des sbires ?

Maintenir l'injustice incarnée en balance ?  
Tirer sur le pianiste en visant l'ambulance ?

Caresser en tous sens le même et seul pelage ?  
Tourner dix mille fois toujours la même page ?  
(Recouvrir de pavés notre dernière page ?)  
Souffrir la misère si pénible au soleil ?  
Souhaiter le repos sans jamais le sommeil ?

Croire réussir quand on ne fait que se vendre ?  
Prendre jambe à son cou, s'y pendre, s'y reprendre ?  
Accepter de plier quand on ne fait que rompre ?  
Alors que faire ? Rien, par peur de se corrompre ?

Battre le fer s'il est chaud ; S'il est faux, le frère ?  
La chair, s'il le faut... ? Oui dites-nous tout :

Que faire ?

## LE CUL SORTI DES MONSTRES

« - Miroir Miroir, dis-moi ce qui reste de mieux  
De moi.  
- Rien...  
...  
- Ah bon ? Ah, c'en est bien mystérieux...  
Est-ce à dir' qu'à mon charme, elle n'est point réceptive ? »

Comme tout criminel pense à sa récidive,  
Le maître en son manoir un soir se demanda  
Si la masse serait ouverte à deux mandats.

« - Ô, lui dit Saint-Eloi, que votre majesté  
Semble bien essoufflée, semble bien culottée  
Elle est une bulle, il faut un bon savon  
Pour la raser gratis, et pas que le menton.

- Ô mon vieux Saint-Eloi, donc, irai-je en enfer ?  
- Assurément tout droit, croix de bois, croix de fer ! »

« Qui, en ce vaste monde, en ma principauté  
(Cela ne peut faire l'ombre d'un doute, ôté)  
A meilleures chances ?, rêva avant son somme.

*Vraiment, à la ronde, je ne vois que ma pomme. »*

Misant sur l'amnésie, l'oubli et le mensonge  
Il se coucha ainsi, bienheureux, dans son songe.

\*

Au berceau d'illusions, voilà, tout recommence  
L'attente sans latence et folie sans démence  
De mai à mai, repousse une fleur vénéneuse  
S'infiltrant sous la peau comme une intraveineuse

Et jusqu'au prochain flash, jusqu'au prochain suffrage  
Ce pays aurait-il besoin d'un long sevrage ?  
Le peuple, son opium, jusqu'à ses overdoses  
N'aura ni pain ni jeux, des armes et des roses

Quand devant sa psyché, sèche, fane ou noircisse  
Rose blanche, lys bleu, réséda ou narcisse

Oxalis et chardon, myosotis, orchidée  
Qu'affleure une pensée qui n'a quelconque idée

Cocorico ! Cocarde au pays de cocagne  
Tous iront dans la glaise à battre la campagne  
Un épais brouillard non mâtiné par l'embrun  
Prêtes à pousser sur un lisier déjà brun

\*

Les scruteurs de cristal incrustent le scrutin  
Sécrètent leur prochain secrétaire', si crétin  
Frottent lampe d'acide et sort de la clepsydre

La poupée de pixels, génie du mal, son hydre  
Peroxydée, pleins de spasmes, de pléonasmes  
Ectoplasme qui spam nos fantômes, fantasmés

C'est son double jumeau, son maléfique clone  
Mis à la une de la cinquième colonne

Son visage pâle sanglotant à huis-clos  
Cette bête ignoble trépigne en son enclos  
Ce monstre tapis au milieu de l'herbe haute  
Attend l'avenir sous une paire de botte

Au crépuscule de cet énième désastre  
La caste est prête à nous castrer sur un cadastre  
Tous bénis seront-ils ces heureux imbéciles  
D'être nés quelque part, d'élire domiciles

Et il n'y aura ni choc, ni trauma, ni jour noir,  
Ni de nuit soudaine, ni foudre, ni grand soir  
Ni d'avant, ni d'après, ni déclic, ni bascule,  
Ni grand chambardement, ni remord, ni scrupule  
N'y aura ni cri d'orfraie, ni de sursaut, ni plainte,  
Ni fracas, ni fureur, ni tumulte, au mieux : crainte.  
Il n'y aura ni bêche, ni pelle, ni râteau,  
Ni fourche, ni pioche, ni faucille ou marteau

Tout y sera calme, tout sera vide et vain  
Près du précipice, précipite un ravin  
Tout juste une asphyxie aussi longue que lente  
Nous serrant la gorge, ô la vénéneuse plante  
Des colliers d'épines, des bracelets d'orties

Comme des barbelés de ronces assorties  
Cerclant sur le pavé de leurs mauvaises herbes  
Qui viendraient envahir un charnier bien en gerbe

Le tronc commun a des écorces, pas de couche.  
Fou ce qu'on vit mieux, quand le chaos est de souche  
Sûr, le riche vit mieux quand le pauvre est tout blanc

Que la bête immonde se couche sur le flanc :  
Vous les gros, vous les gras, vous les grands, vous les gris,  
Vous les ogres, aigres, fats bientôt amaigris ?  
Vous les porcs, vous les bœufs, les repus, les rupins  
Vautrez-vous à jamais dans la fosse à purin !

\*\*

Que le muguet de mai fauché par la camarde  
Fleurisse dans le poing levé du camarade

Qu'il avait effeuillé au vase des acquis  
Avant l'éclosion de la flore du maquis  
Racines en réseaux formeront un rhizome  
Il y a comme un pot-pourri dans ce royaume.

## UN POUVOIR QUI SE TIENT SAGE

À la lampe à huile, on éclaire vos cervelles  
Truffées d'arachnide, grouillant de vermicelles  
C'est un trou, un gouffre, que dis-je, un précipice  
Le vague à l'âme fait des clapotis de pisse  
Et siffle un grand vent glacial, un air de fandango  
Des gouttes d'eau croupie résonnent en écho  
On y voit un vieux masque, une urne et un mégot  
Un gros code pénal, un drone et un lingot.

*Et nous entrevoyons vos pires cauchemars  
De foule haineuse qui hante vos plumards*

Vos paumes sont moites, vos aisselles suées  
Sous les pics, sous les cris, les sifflets, les huées  
Prétoire du trottoir, tribunal de bitume  
Du bruit, de l'odeur, du goudron et une plume,  
Tenue par un greffier à rime cyranienne,  
Strie le tour de tête à l'ouvre-boîte crânienne

Un cortège anonyme est venu en bordée  
S'en vont à l'échafaud, les premiers de cordée.  
Ça remue dans leur sang, c'est le ruissellement,  
Arrosant la foule qui se mêle à son rang

Sur un tas d'ossement, vous mangerez vos morts  
« Le vers solitaire ronge comme un remords »

Vous êtes les assis, nous sommes les debout  
Ceux qui tirent les fils brûlent par les deux bouts  
Au chevet, nos ombres vous tiennent par les hanches  
Nos jours sont aussi noirs que vos nuits seront blanches

*Il ne nous restera plus qu'à rêver sans nuit  
Il ne vous restera plus qu'à crever sans bruit*

Vous perdrez rictus et morgue à notre passage  
Voilà donc un pouvoir qui se tient enfin sage

Janvier 2021 - Octobre 2021.

## ÉPILOGUE ?

Tous ces hommes ou ces femmes vont revenir,  
Hanter vos rêves à venir, votre âme à nuire,  
Ils s'allieront devant vos colonnes bleues  
Saliront vos salons, de bottes de sept lieues

Ils n'ont point disparu, ils vivent à rebours  
Ils vous guettent, tapis dans l'ombre des faubourgs  
Dans l'angle mort des tours, des torches, des canons  
Dans le brouillard de gaz, s'unissent sans fanons

Inventent la suite. Souffleurs de verreries  
Ici et maintenant ! Vivent leurs rêveries  
De meilleurs lendemains ? C'est un vieux rêve anxieux  
Que font ces grands enfants trop irrévérencieux

Il est des colères qu'on ne soignera point  
Avec des sous doses de collyres au poing  
La faim, la soif, le froid. Ou le feu, ou la glace  
Volent bien bas, valent bien quelques bris de casse

Aujourd'hui la rue est nulle et non avenue.  
Hilarante et râlante, elle tombe d'une nue  
Elle aura des femmes, des hommes décidés  
Et elle aura bientôt des armes et des idées

Non ! Nos lignes en feu n'auront pas fait que fuir  
Les esprits lumineux n'ont nul besoin de leur  
Ils brillent parce que leurs yeux voient bien trop loin  
Et trouvent paille d'or au beau milieu du foin

Le sang et les larmes. Ou le lait et le miel  
S'écoulent du fond de la terre jusqu'au ciel  
Où le rouge de la rose vire à l'orange  
Tout juste au-dessus des hauts-fourneaux de Florange

Dans un soudain sursaut démocrate en sursis  
Les médiocres ont des mots d'ordre à cette heure-ci  
Partout et tout le temps Cosette ou Jean ValJean  
Thénardier et Javert contre les pauvres gens

*La rue est-elle une piste de thé dansant ?  
Champagne et biscuit pour tous les sans dent !*

Le peuple pardonne à celui qui nous offense  
L'ami de l'ennemi que son ami finance  
Quarante neuf trois pour cent ne font consensus  
Sans qu'on sache lequel numerus fait clausus

À élire des chats, vous nous avez appris.  
Oui ! élire des chats. Nous sommes des souris  
La souricière fait désormais salle comble  
La foule file et s'y faufile comme un omble

Des hordes de désordre, issues de nulle part  
Portées d'ombres de part et d'autre du rempart  
Serti d'ors et de jais, et de jade et d'argent  
Mais d'ores et déjà, d'heure en heure, des gens

De tout horizon en marche vers l'Élysée  
S'en vont grossir les rangs contre élite exilée.  
Elle y cherchait un trône, on en fit son tombeau  
Quolibet funèbre versé par tombereau

Non, ce n'est pas la pluie qui arrose les chefs  
D'un déluge d'éloge. On sent un crachat bref  
Non, ce n'est pas la peur qui masque le visage  
Plutôt, ce vol d'oiseaux noirs qui fuient la vie sage.

Le chant du cygne est neuf mais l'air est familier  
Le peuple parti seul, reviendra par millier  
La vie est lunaire puis le sommeil diurne  
Il n'y a que nos cendres qui iront dans une urne

Alors que nos larmes se sont tant déguisées  
En ce rire pointu, sont lames aiguisées.  
Sur nos faces de boue, vous avez craché  
Nous dormons debout pour ne pas vivre couchés.

[Décembre 2016]

# CONTACTS

[cyranouille@laposte.net](mailto:cyranouille@laposte.net)

[quinaquehaineetcanon.tumblr.com](http://quinaquehaineetcanon.tumblr.com)

[www.facebook.com/Cyranouille](http://www.facebook.com/Cyranouille)

twitter @CyranouilleS